

Bernhard Schlink

Amours en fuite



**THE
OTHER
MAN**

Extrait de la publication

folio

Bernhard Schlink

Amours en fuite

*Traduit de l'allemand
par Bernard Lortholary
et Robert Simon*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

LIEBESFLUCHTEN

© Diogenes Verlag AG, Zurich, 2000.

© Éditions Gallimard, 2001, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Bernhard Schlink, né en 1944, partage son temps entre Bonn et Berlin. Il exerce la profession de juge. Il est l'auteur de plusieurs romans policiers couronnés de grands prix.

LA PETITE FILLE
AU LÉZARD

Le tableau montrait une petite fille avec un lézard. Ils se regardaient et ne se regardaient pas, la petite fille fixant sur le lézard un regard rêveur, le lézard fixant sur la petite fille un œil brillant qui ne regardait pas. Parce que la petite fille avait les idées ailleurs, elle se tenait tellement immobile que le lézard lui aussi était resté figé sur le rocher couvert de mousse où la petite fille était étendue à plat ventre, à moitié accoudée. Le lézard levait la tête et pointait sa langue.

« Petite Juive », disait la mère du garçon quand elle parlait de la petite fille du tableau. Quand les parents se disputaient et que le père se levait pour se retirer dans son bureau, là où le tableau était suspendu, elle lui criait : « Va donc retrouver ta petite Juive ! », ou bien elle demandait : « Faut-il que ce garçon dorme

sous le tableau montrant la petite Juive ? » Le tableau était suspendu au-dessus du canapé où l'on obligeait le garçon à faire la sieste pendant que le père lisait son journal.

Il avait plus d'une fois entendu son père expliquer à sa mère que la petite fille n'était pas une petite Juive. Que la calotte de velours rouge qu'elle portait sur la tête, fermement enfoncée dans les épaisses boucles brunes, n'était pas un attribut religieux ou folklorique, mais un détail dû à la mode. « Les petites filles étaient habillées comme ça à l'époque, c'est tout. Et puis, chez les Juifs, ce sont les hommes qui portent la calotte, pas les femmes. »

La petite fille portait une jupe rouge sombre et, par-dessus un chemisier jaune clair, un haut jaune foncé qui se nouait dans le dos par des rubans, comme un corselet. On ne voyait pas beaucoup les vêtements ni le corps, à cause du rocher sur lequel la petite fille avait appuyé ses petits bras ronds et son menton. Elle pouvait avoir huit ans. Le visage était un visage enfantin. Mais le regard, les lèvres pleines, la chevelure frisant sur le front et retombant sur le dos et les épaules étaient moins d'un enfant que d'une femme. L'ombre que les cheveux faisaient sur la joue et la tempe était un mystère, et l'obscurité de la manche bouffante où disparaissait le bras nu était une tentation. La mer qui s'étendait au-delà du rocher et

d'un petit morceau de plage, jusqu'à l'horizon, roulait des flots lourds vers le rivage, et la lumière du soleil perçait à travers des nuages sombres, faisant briller une partie de la mer et luire le visage et les bras de la petite fille. La nature respirait la passion.

À moins que tout cela fût ironique ? La passion, la tentation, le mystère, et la femme dans l'enfant ? Était-ce l'ironie qui faisait que le tableau non seulement fascinait le garçon, mais le troublait ? Il était souvent troublé. Il était troublé quand les parents se disputaient, quand sa mère posait des questions agressives et que son père fumait son cigare et lisait son journal, voulant avoir l'air détendu et supérieur, alors que l'air dans le bureau était tellement chargé d'orage que le garçon n'osait pas bouger et osait à peine respirer. Et les sarcasmes de la mère sur la petite Juive étaient troublants. Le garçon n'avait aucune idée de ce qu'était une petite Juive.

2

D'un jour à l'autre, sa mère cessa de parler de la petite Juive, et son père cessa de le faire venir dans son bureau pour la sieste. Pendant quelque temps, il dut dormir à midi dans la chambre et sur le lit où il dormait également

la nuit. Et puis ce fut la fin de l'âge de la sieste tout court. Il fut content. Il avait neuf ans, et il avait été obligé de faire la sieste plus longtemps que n'importe lequel de ses camarades de classe ou de jeux.

Mais la petite fille au lézard lui manquait. Sans arrêt, il se faufilait dans le bureau paternel pour jeter un regard sur le tableau et pour se livrer un instant au dialogue avec la petite fille. Il grandit vite cette année-là, ses yeux étaient d'abord à la hauteur du gros cadre doré, puis à celle du rocher, et plus tard ils furent au niveau des yeux de la petite fille.

Il était un garçon vigoureux, solidement bâti en largeur et avec des membres osseux. Quand il poussa en hauteur, son allure gauche ne prit pas un caractère émouvant, mais bien plutôt menaçant. Ses camarades avaient peur de lui, même quand il les aidait lors des jeux, des disputes et des combats. Il était un personnage à part. Il le savait lui-même. Il est vrai qu'il ignorait que cela tenait à son aspect extérieur, à sa taille, à sa carrure, à sa force. Il croyait que c'était dû au monde intérieur avec lequel et dans lequel il vivait, et qu'aucun de ses camarades ne partageait. Il est vrai qu'il n'invitait aucun d'entre eux à le faire non plus. S'il avait été un enfant sensible et tendre, il aurait peut-être trouvé parmi les autres enfants sensibles des amis pour ses jeux, des

amis pour son âme. Mais c'était justement ces enfants sensibles qu'il intimidait particulièrement.

Son monde intérieur n'était pas seulement peuplé de personnages qu'il connaissait par ses lectures, par des tableaux ou par des films, mais aussi de personnes du monde extérieur, sous des formes qu'à vrai dire il variait. Il sentait les moments où il y avait, derrière ce que montrait le monde extérieur, autre chose qu'il ne montrait pas. Son professeur de piano avait quelque chose, le côté amical du médecin de famille si apprécié n'était pas authentique, un petit voisin avec qui il jouait quelquefois cachait quelque chose — il le sentait longtemps avant que ne soient révélés les larcins du camarade ou l'amour du médecin pour les petits garçons ou la maladie de son professeur. Certes, il ne sentait pas mieux ni plus vite que les autres la nature de ce qui restait caché. Il n'essayait pas non plus de la découvrir. Il préférait imaginer quelque chose, et ce qu'il imaginait était toujours plus riche en couleurs et plus excitant que la réalité.

La distance entre son monde intérieur et son monde extérieur correspondait aussi à une distance que le garçon percevait entre sa famille et les autres gens. Certes, son père, qui était juge au tribunal de la ville, avait les deux pieds bien campés dans la réalité de la vie. Le

garçon se rendait compte que son père se réjouissait de l'importance et du caractère éminent de sa position, s'asseyait volontiers à la table où les notables prenaient leur verre, acquérait de l'influence sur la politique municipale et se faisait élire conseiller presbytéral de la paroisse. Les parents participaient également à la vie sociale de la ville. Ils allaient au bal du carnaval et au bal de l'été, étaient invités à des repas et invitaient à leur tour. Les anniversaires du garçon étaient célébrés, comme il se doit, avec cinq invités pour le cinquième anniversaire, six pour le sixième, et ainsi de suite. D'ailleurs, tout était comme il convenait, et donc, dans les années cinquante, on observait les formes et les distances. Ce que le garçon percevait entre sa famille et les autres gens, ce n'était pas ce respect des formes et des distances, mais quelque chose d'autre. Cela tenait au fait que ses parents semblaient eux aussi retenir ou cacher quelque chose. Ils étaient sur leurs gardes. Quand on racontait une blague, ils ne riaient pas tout de suite, ils attendaient que les autres rient. Au concert et au théâtre, ils n'applaudissaient que quand les autres applaudissaient. Lors des conversations avec leurs invités, ils se retenaient de donner leur opinion jusqu'à ce que d'autres expriment la même opinion et qu'eux puissent abonder dans le même sens. Quelque-

fois, le père ne pouvait pas éviter de prendre position et d'exprimer des opinions. Alors il donnait l'impression de se forcer.

À moins que le père fût simplement plein de tact et ne voulût ni se mêler des affaires des autres ni s'imposer ? Le garçon se posa la question lorsque, en grandissant, il se rendit mieux compte de la prudence de ses parents. Il se demandait aussi ce que signifiait leur insistance pour avoir leur espace privé, bien à eux. Il n'avait pas le droit de pénétrer dans leur chambre à coucher, même tout petit il n'avait jamais eu le droit d'y entrer. Certes, les parents ne fermaient pas leur chambre à clef. Mais il n'y avait pas à se méprendre sur leur interdiction, et leur autorité était sans faille — en tout cas jusqu'au moment où le garçon, à treize ans, un jour que les parents étaient sortis, ouvrit la porte et vit deux lits nettement séparés, deux tables de nuit, une armoire en bois et une armoire métallique. Les parents voulaient-ils dissimuler le fait qu'ils ne partageaient pas le même lit ? De toute manière, eux non plus n'entraient jamais dans sa chambre à lui sans frapper et sans attendre qu'il leur dît d'entrer.

3

Il n'était pas interdit au garçon de pénétrer dans le bureau du père. Bien qu'il recelât un mystère, avec le tableau de la petite fille au lézard.

Alors qu'il était en quatrième, sa troisième année au lycée, le professeur donna comme devoir à la maison une description de tableau. Il laissa libre du choix. « Dois-je apporter ce que je décrirai ? » demanda un élève. Le professeur fit signe que non. « Vous devez décrire tellement bien qu'à la lecture nous voyions le tableau. » Pour le garçon, il était évident qu'il décrirait le tableau de la petite fille au lézard. Il s'en réjouissait d'avance. Il se réjouissait à l'idée d'examiner le tableau de près, de traduire le tableau en mots et en phrases, de présenter sa description du tableau devant son professeur et ses condisciples. Il se réjouissait aussi à l'idée d'être assis dans le bureau de son père. Le bureau donnait sur une cour étroite, la lumière du jour et les bruits de la rue étaient tamisés, les murs étaient surchargés d'étagères et de livres, et l'odeur des cigares fumés continuait à flotter dans la pièce, corsée et austère.

Le père n'était pas rentré déjeuner à la maison, la mère était partie en ville tout de suite après. Donc, le garçon ne demanda la permis-

sion à personne, il s'assit dans le bureau paternel, regarda et écrivit. « Sur le tableau on peut voir la mer, devant la mer la plage, devant la plage un rocher ou une dune, et dessus une petite fille et un lézard. » Non, le professeur avait dit qu'une description de tableau allait du premier plan à l'arrière-plan en passant par le plan moyen. « Au premier plan du tableau il y a une petite fille et un lézard sur un rocher ou sur une dune, dans le plan moyen il y a une plage, et depuis le plan moyen jusqu'à l'arrière-plan il y a la mer. » Il y a la mer ? La mer roule ses flots ? Mais la mer ne roule pas ses flots du plan moyen à l'arrière-plan, mais de l'arrière-plan au plan moyen. En outre, plan moyen sonne mal, et premier plan et arrière-plan ne valent guère mieux. Et la petite fille — est-ce qu'elle est ? Est-ce tout ce qu'il y a à dire sur la petite fille ?

Le garçon recommença à zéro. « Sur le tableau, il y a une petite fille. Elle voit un lézard. » Même ainsi, ce n'était pas encore tout ce qu'il y avait à dire sur la petite fille. Le garçon poursuivit. « La petite fille a un visage pâle et des bras blancs, des cheveux bruns, elle porte sur le haut du corps quelque chose de clair et sur le bas une jupe foncée. » Mais, même ainsi, il n'était pas satisfait. Il se remit au travail. « Sur le tableau, une petite fille regarde un lézard qui prend le soleil. » Est-ce

bien vrai ? La petite fille regarde-t-elle le lézard, ou bien ne regarde-t-elle pas plutôt au-delà du lézard, à travers le lézard ? Le garçon hésita. Mais ensuite cela lui fut égal. Car la première phrase fut aussitôt suivie de la deuxième : « La petite fille est merveilleusement belle. » La phrase était juste, et du coup la description commençait elle aussi à être juste.

« Sur le tableau, une petite fille regarde un lézard qui prend le soleil. La petite fille est merveilleusement belle. Elle a un visage délicat avec un front lisse, un nez droit et une fossette sur la lèvre supérieure. Elle a les yeux marron et des boucles brunes. En fait, le tableau n'est que la tête de la petite fille. Tout le reste est sans importance par rapport à elle. Comme par exemple le lézard, le rocher ou la dune, la plage et la mer. »

Le garçon était content. Maintenant, il n'avait plus qu'à caser tout cela dans le premier plan, le plan moyen et l'arrière-plan. Il était fier de sa formule « comme par exemple ». Cela faisait élégant et adulte. Il était fier de la beauté de la petite fille.

Quand il entendit son père ouvrir la porte de l'appartement, il resta assis. Il l'entendit déposer sa serviette, enlever et suspendre son manteau, jeter un coup d'œil dans la cuisine et au salon, puis frapper à la porte de sa chambre.

« Je suis ici », cria-t-il, et il posa ses feuilles de brouillon bien soigneusement sur son cahier, et son stylo à côté. C'est ainsi qu'étaient posés sur le bureau de son père les dossiers, les feuilles et les crayons.

« Je suis assis ici parce que nous avons une description de tableau à faire, et je décris le tableau qui est ici. » La porte s'ouvrait à peine qu'il parlait déjà.

Il fallut un moment au père pour réagir. « Quel tableau ? Qu'est-ce que tu fais ? »

Le garçon expliqua de nouveau. À la manière dont son père restait planté là, regardait le tableau puis le regardait lui et fronçait les sourcils, il remarqua qu'il avait fait quelque chose qu'il ne fallait pas. « Comme tu n'étais pas là, j'ai pensé...

— Tu as... » Le père parlait d'une voix contractée, et le garçon pensa que cette voix allait tout de suite basculer dans un autre registre et se mettre à crier, et il fit mine de se cacher. Mais le père ne cria pas. Il hocha la tête et s'assit sur la chaise tournante entre son bureau et la table qui lui servait à déposer ses dossiers, et de l'autre côté de laquelle le garçon était assis. Derrière le père, au-dessus du bureau, il y avait le tableau. Le garçon n'avait pas osé s'asseoir au bureau. « Veux-tu bien me lire ce que tu as écrit ? »

Le garçon lut, rempli à la fois de fierté et de peur.

« Tu as écrit cela très bien, mon garçon, j'ai vu très exactement le tableau devant moi. Mais... — il hésita —, ce n'est pas une chose pour les autres. Pour les autres, il faut que tu décrives un autre tableau. »

Le garçon était si content que son père ne lui crie pas dessus mais lui parle avec confiance et affection qu'il était prêt à tout. Toutefois il ne comprenait pas. « Pourquoi le tableau n'est-il pas une chose pour les autres ?

— N'y a-t-il pas quelquefois des choses que tu conserves pour toi ? Veux-tu que nous ou tes amis soyons témoins de tout ce que tu fais ? Les autres sont envieux, c'est déjà une raison pour ne pas leur montrer ses trésors. Ou bien ça les rend tristes parce qu'ils ne possèdent pas eux aussi ce que tu as, ou bien ils deviennent rapaces et veulent te le prendre.

— Est-ce que le tableau est un trésor ?

— Tu le sais toi-même. Tu l'as justement si bien décrit, il n'y a qu'un trésor qu'on peut décrire ainsi.

— Je veux dire : a-t-il une si grande valeur qu'il doive rendre les autres envieux ? »

Le père se retourna et regarda le tableau. « Oui, il a une très grande valeur, et je ne sais pas si je pourrai le protéger au cas où les autres voudraient le voler. Ne vaut-il pas mieux qu'ils